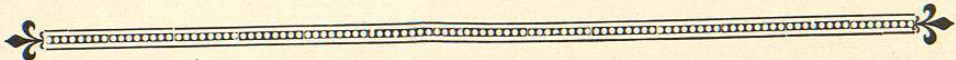





Chapitre Sixième. ❁❁



LE CRUCIFIX DANS LES SIÈCLES ET DANS LE MONDE.



DEMANDEZ à l'Église de quel pays elle est, l'Église vous répondra : « J'ai le monde pour patrie, je suis catholique. »
Le crucifix, étendard de l'Église, devra donc être catholique comme l'Église, il devra déployer ses plis sur toutes les plages et sur tous les rivages du monde. Isaïe (XLIX, 22) l'a annoncé bien avant la mort du Sauveur : « *Ad populos exaltabo signum meum* : J'élèverai mon étendard à la face des peuples. »

Les oriflammes des conquérants humains restent confinées dans les frontières d'un empire :

Alexandre le Grand a planté son drapeau sur les bords de l'Indus. Il n'en a point franchi les rives.


Les Aigles romaines ont volé jusqu'à la Grande Bretagne, c'était un grand effort ; fatiguées, elles ont replié leurs ailes, incapables d'aller plus loin.

Les emblèmes des fausses religions sont restés, eux aussi, enchaînés au sol qui les a vus naître.

Depuis des siècles, l'idole massive de Boudha reste enfermée dans ses pagodes de l'Inde et de la Chine ; satisfaits des hommages dont elle est l'objet, et des revenus dont elle est pour eux la source, les bonzes ne songent pas à la porter ailleurs.

Au VII^e siècle, le cimeterre a donné au Croissant l'empire du désert. Depuis ses premières victoires, il reste là, dans les solitudes qu'il a faites, immobile et stationnaire.

Le crucifix est le seul emblème qui revendique l'universalité des lieux comme l'universalité des temps. Le crucifix est le seul emblème strictement catholique, seul à travers les âges, il a fait la conquête du monde, et il n'est pas un pays du globe habité, — nous le prouverons dans ce chapitre, — où il n'ait été arboré aux yeux des peuples : « *Ad populos exaltabo signum meum* ! »



§ I. LES PREMIÈRES CONQUÊTES.

UN artiste chrétien nous a montré les apôtres, à la veille de leur dispersion dans le monde, groupés autour de la croix. Tels les capitaines d'un grand roi, groupés autour de son drapeau, se partagent les contrées, où ils vont faire flotter les couleurs du prince. C'est là une belle image. C'est aussi l'expression saisissante d'une grande vérité ; la croix en effet ne sera-t-elle pas tout à la fois pour les apôtres le but et l'instrument de leur mission ? C'est le crucifix symbole de la Rédemption, qu'ils veulent porter aux hommes ; mais pour faire agréer des hommes cet Homme-Dieu cloué sur un gibet, que de voyages il faudra faire, que de peines il faudra supporter, que de sang peut-être il faudra verser !

Qui les soutiendra dans l'apostolat et le martyre ? ce crucifix même, qu'ils porteront au monde.

C'est à bon droit que saint Paul a été nommé l'Apôtre des nations ; c'est aux nations qu'il porte le drapeau du Christ : à Jérusalem, à Antioche, en Asie mineure, à Athènes même, la ville des sages et des lettrés, en plein Aréopage il en déploie les plis empourprés : « C'est la Croix, leur dit-il, c'est la Croix que je viens vous prêcher ; vous, Juifs, vous me demandez des miracles ; vous, Grecs, vous cherchez une vaine sagesse ; pour moi je ne me glorifie qu'en une chose, en la Croix de Jésus ! je n'annonce qu'une chose, je ne prêche qu'une chose, la Croix de Jésus ! »

Comme Paul, André est l'apôtre de la Croix, il en porte la connaissance et l'amour à Patras en Achaïe. Il eut l'honneur de mourir dans les plis du drapeau ; le monde a redit depuis dix-neuf siècles le dithyrambe, délirant d'amour, qu'il chanta à cette croix devenue l'instrument de son supplice. Il l'aperçoit plantée sur une colline : à cette vue un cri jaillit de son cœur : « *O bona crux ! ô bonne croix !* » Recouvrant les forces de sa jeunesse, le vieux soldat du Christ court, vole ; ses bourreaux ne peuvent le suivre, il arrive le premier au sommet de la colline ; il se jette sur sa croix, il l'embrasse : *O bona Crux ! ô bonne croix !* »

Pourquoi lui semblait-elle si bonne, cette croix, où il va mourir ? Lisez les actes de son martyre, ils vous révéleront le secret de cet amour passionné. Sur sa croix André croyait voir suspendus les membres de son Sauveur ; c'est le contact de ces membres sacrés qui donnait à cette croix tant de charme et de beauté : « *O bona crux que decorem et pulchritudinem de membris Domini suscepisti !* » Ce n'était pas le simple bois de la croix qu'aimait André, c'était la croix portant les membres du Sauveur ; c'était le crucifix ! André fut le chantre enthousiaste du Crucifix, comme il en fut le martyr ! Un autre apôtre, Thomas, porte la croix jusque dans les Indes : son tombeau a été découvert à Méliapour en 1458, une croix y était gravée, — une inscription y était jointe ; voici, tel que nous le révèle le P. Lucenas, le sens des dernières paroles de cette fameuse épitaphe : « Le temps vint enfin qu'un brahmane rougit ses mains dans le sang de saint Thomas et que, par une cruauté inouïe, il versa le sang de l'Innocent, lequel servit à cet apôtre de matière pour former de sa propre main, une croix, laquelle reste parfaitement gravée de la façon qu'on la voit encore (1). »

Que les incrédules essaient de nier la haute antiquité du culte de la croix, les pierres crieront pour les convaincre d'erreur, *lapides clamabunt*. Oui, le monument de

1. Mgr Favier, *Pékin*, pages 53 et 54.

Méliapour leur dira bien haut que, aux temps apostoliques, tandis que les apôtres inculquaient dans les âmes la doctrine de la croix, les artistes sculptaient déjà dans le granit l'image de la croix.

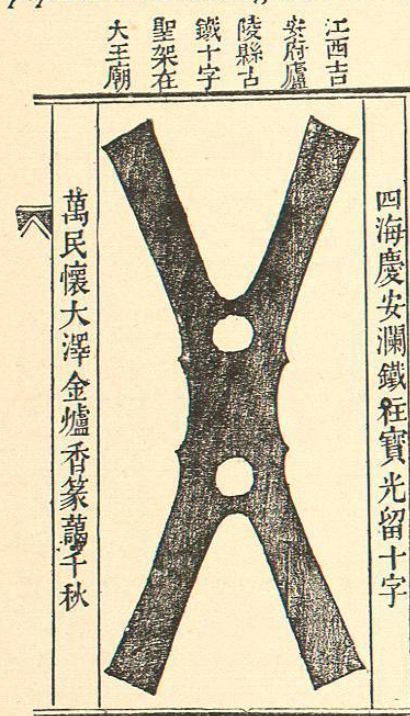
Pendant trois siècles, ce saint emblème, proscrit par les tyrans, n'osa paraître au grand jour, au sein de l'empire romain. Mais l'heure vint où le signe de notre salut, si longtemps à la peine, fut enfin à l'honneur.

C'était le 28 octobre 312 ; Constantin, dans les plaines de Rome, allait lutter contre l'impie Maxence : avant la bataille, une croix lui apparaît dans le ciel, entourée de ces mots : « *In hoc signo vinces* : Tu vaincras par ce signe. » L'ennemi en déroute, Maxence noyé dans les flots du Tibre, justifient la prédiction.

Le prince victorieux ne fut pas ingrat. L'édit de Milan clôt l'ère des martyrs. Par respect pour la croix du Sauveur, l'empereur interdit dans ses États le supplice du crucifement. Si longtemps instrument de torture et d'ignominie, la croix va devenir un signe honorifique, elle surmontera les étendards romains, dominera les édifices publics, prendra place dans les temples du vrai Dieu qui vont jaillir du sol, sur les ordres et sous les auspices de Constantin.

Nous aurons occasion (1) d'étudier longuement les croix et les crucifix que l'art chrétien élèvera, dans la suite des âges, sur le sol du vieil empire romain, devenu l'Europe moderne.

Dans ce chapitre, nous voulons d'un coup d'aile franchir les bornes du monde connu des anciens, et planant sur l'Asie et l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie, assister dans le cours des siècles à la conquête pacifique des peuples par la croix du Sauveur, « *ad populos exaltabo signum meum*. »



CROIX DE FER
découverte au Kiang-Si,
attribuée au III^e siècle.

Saint Thomas, nous l'avons dit, porta la croix dans l'Inde ; des documents sérieux font croire qu'il la fit pénétrer jusque dans la Chine (2). Il est pour le moins certain qu'elle y fut portée par ses disciples. On découvrit, au Kiang-si, une croix de fer qui serait du III^e siècle, car elle porte le nom de l'empereur Soun-ou, régnant vers l'an 230.

Mgr Rouger, vicaire apostolique du Kiang-si, est porté à croire que cette croix est un objet religieux et même un emblème chrétien.

Écoutons les intéressants détails qu'il nous en donne, dans sa lettre du 15 janvier 1886.

« Nous avons à Hin-ngan une belle et grande croix de fer, de la forme dite de Saint-André. Il paraît que cette croix n'est nullement un objet profane, puisque les écrivains du passé ont célébré les merveilles qu'elle opérait et que les populations l'honorent encore aujourd'hui d'un culte religieux tout particulier, l'appelant Che-tse-p'ou-sa (divinité de la croix). On la salue, on lui offre des chandelles... L'édifice qui la recouvre lui était primitivement réservé d'une manière exclusive ; elle en occupait le milieu, entourée des sentences poétiques

qui sont reproduites de chaque côté de la gravure. Les expressions Onan-min et

1. Voir Livre II, *Le Crucifix dans l'Art*.
2. Voir Mgr Favier, *Pékin*, pages 54 et 55.

Tsé-haé indiquent, à ne pouvoir s'y méprendre, quelque chose d'universel et non de local seulement.

» De plus, les trois grandes lettres qui ornent le fronton, Ta-ouang-miaa (temple du grand Roi) peuvent fort bien n'être qu'une inscription chrétienne et désigner le *Rex Regum* ou le *Dominus Dominantium* de la Sainte Écriture...

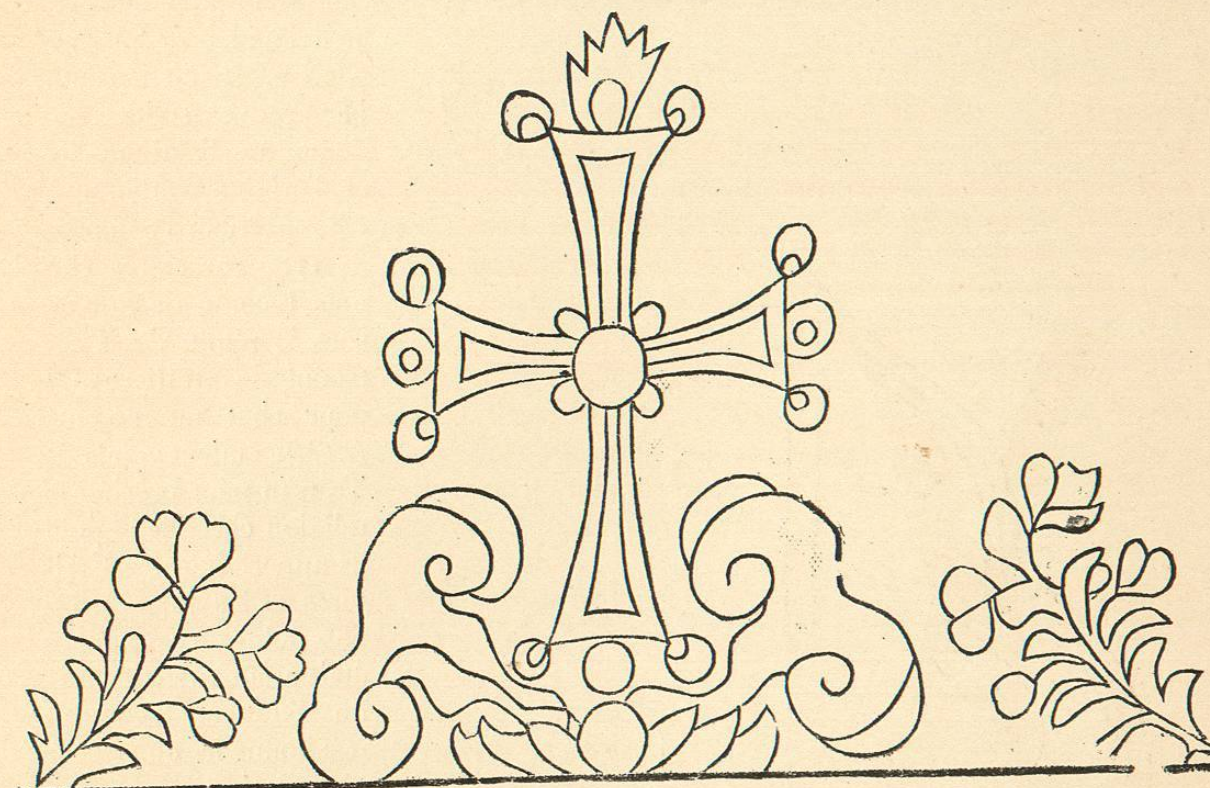
» Voici la traduction des belles sentences qui accompagnent la croix :

» 1^e Sentence : Les quatre mers (l'univers) se réjouissent de la tranquillité obtenue par la croix, qui est comme une colonne de fer et une lumière très précieuse.

» 2^e Sentence : Toutes les nations offrent l'encens dans un encensoir d'or, chantant les louanges et adorant la croix jusqu'à l'éternité, pour reconnaître ce très grand bienfait.»

Comme Mgr Rouger, nous ne sommes pas éloigné de croire que cette croix du Kiang-si peut bien être une croix chrétienne, et dans cette pensée, nous aimons, avec le poète chinois du III^e siècle, à faire monter vers elle, — symbole de notre affectueuse vénération, les nuages odorants de l'encensoir d'or.

« Trois autres croix, nous apprend Mgr Favier, ont été encore découvertes dans la province du Fonkien, la vingt-troisième année de l'empereur Ouan-li, de la dynastie des Ming.

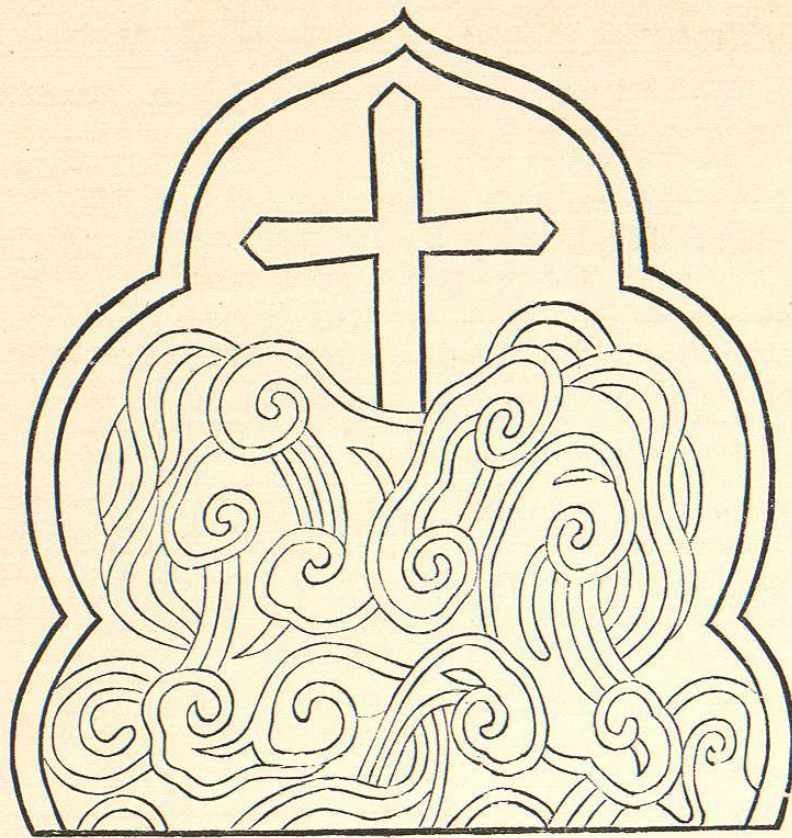


CROIX SCULPTÉE DE SI-NGAN-FOU.
Gravure de Pékin, par Mgr Favier.

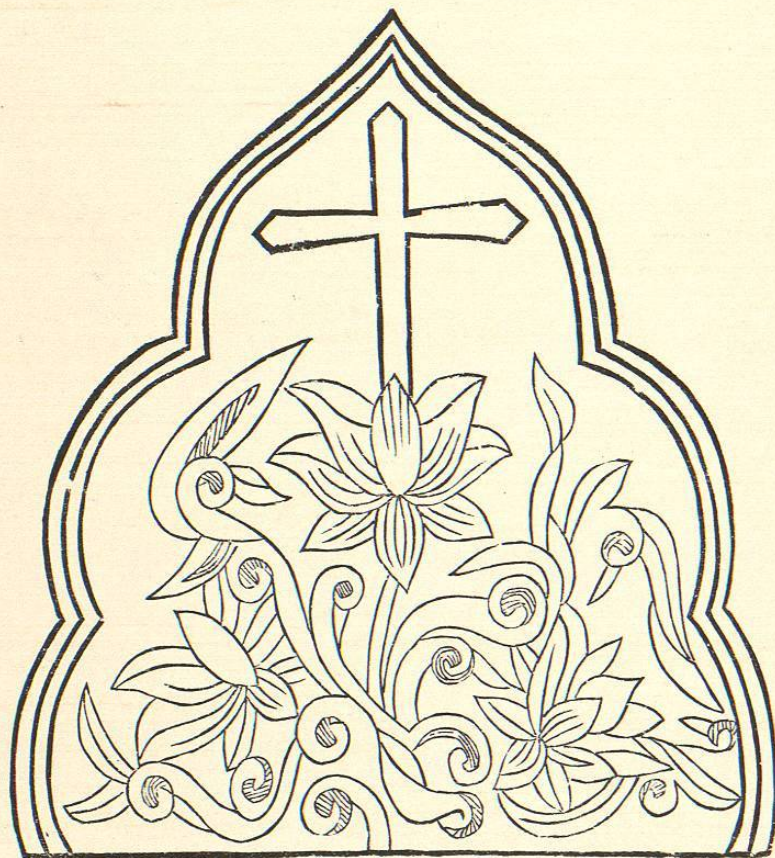
La première est en pierre et a la forme de la croix sculptée sur le tombeau de saint Thomas à Méliapour ; on la trouva près de Nan-ngan-sien et l'empereur la fit réparer : selon toute probabilité, elle date du IV^e ou V^e siècle.

A Tsuen-tcheou-fou, près de la porte Jen-foung, une seconde croix fut mise au jour dans le voisinage de la pagode Toung-chan-tse, bâtie par les Tang au commencement du VI^e siècle ; les chrétiens ont placé cette croix dans leur église.

La troisième croix fut découverte dans la ville de Tsuen-tcheou-fou, près de la



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU.
Gravure de Péking, par Mgr Favier.



CROIX DE TSUEN-TCHEOU-FOU.
Gravure de Péking, par Mgr Favier.

pagode Chou-lousse ; elle remonte au commencement du VII^e siècle ; les chrétiens l'ont aussi placée dans leur chapelle comme un antique patrimoine ('). »

Au siècle suivant, nous voyons, — toujours en Chine, — la croix gravée sur un monument fameux, nous voulons parler de la célèbre inscription de *Si-ngan-fou*. Des terrassiers, creusant les fondements d'un édifice, la mirent au jour en l'année 1625. Le monument lapidaire est de l'an 782. Le Père de Sémédo, par preuves solides, en démontra l'authenticité et l'origine catholique. L'inscription, composée de 1780 caractères chinois, raconte qu'en 635, sous le règne de T'aë-tsong, des prêtres, ayant pour chef un nommé *Olopen*, étaient venus de Ta-ts'in pour prêcher la religion chrétienne dont ils apportaient les Écritures et les images. La plus noble de ces images était assurément la croix du Sauveur, sculptée, par honneur, en tête de l'inscription.

Quelle joie, pour nos cœurs catholiques, de voir en ces âges reculés, dans les régions les plus lointaines, resplendir dans la pierre, le mystère de la croix, *fulget crucis mysterium* !

1. Mgr Favier, *Pékin*, page 62.

§ II. — CROIX ET CROISSANT.

À L'ÉPOQUE où Olopen et ses prêtres implantent en Chine le signe de la Rédemption, en Afrique, Mahomet et ses janissaires abattent la croix et arborent le croissant. Dans ces contrées, si prospères au temps des Cyprien et des Augustin, dans ces terres que le chaud rayonnement du crucifix avait rendues si fécondes, tout s'étiolle, à l'ombre glaciale du croissant, tout dépérit et meurt. L'œuvre de cette destruction dura des siècles.

Pour sauver tout ensemble la civilisation et la foi, saint Louis tenta, par sa Croisade en Égypte, de refouler le Musulman dans ses déserts. S'il n'y réussit point, il voulut du moins gagner à la croix d'autres domaines. La Tartarie s'offre à lui. Il y envoie, lieutenants du Christ, deux Franciscains, Guillaume de Ruysbroeck et Barthélemy de Crémone. Les députés eurent le bonheur de remettre à Sartak, prince Tartare, une Bible offerte par le roi de France, un psautier richement enluminé et un crucifix. Sartak prit le Christ en main. « Est-ce là, dit-il, l'image du Sauveur ? — Oui, seigneur, » répondit Ruysbroeck. — Le prince à ce signe put discerner les partisans de l'erreur des amis de la vérité ; il put discerner le catholique qui baise le Christ avec amour, du nestorien qui le répudie et le foule aux pieds (').

N'est-ce pas une gloire, pour le crucifix, d'être dès lors, en ces parages, comme la pierre de touche qui distingue l'or pur de la religion du clinquant de l'hérésie ? En 1453, le Turc s'empare de Constantinople. Ce fut le châtiment de la haine des Grecs contre Rome. Ne les avait-on pas entendus proférer ce cri : « Plutôt le turban que la tiare ! »

Leur souhait fut exaucé. Dans la ville conquise, le turban remplaça la tiare, mais hélas ! sur le dôme de Sainte-Sophie le croissant, du même coup, remplaça le crucifix.

§ III. — LES GRANDES CONQUÊTES.

IL fallait réparer ces pertes de la croix. Dieu va confier cette mission à deux petits peuples du midi de l'Europe. Depuis huit siècles, l'Espagne et le Portugal opposent le glaive au cimenterre du mécréant, depuis huit siècles leurs vaillantes armées, refoulant le Maure, font à la croix un invincible rempart.

En récompense de leur attachement héroïque au signe sacré de la Rédemption, Dieu va faire de l'Espagne et du Portugal, les ambassadeurs de la croix dans trois parties du monde ; leurs flottes vont porter dans leurs flancs l'image du Christ, qui apprendra à l'Afrique, à l'Asie et à l'Amérique, qu'un Dieu, pour les racheter, est mort sur un gibet !

En poursuivant jusque sur les mers les Maures vaincus, les Portugais avaient fait

1. Mgr Favier, *Pékin*, pages 92 et 93.